

Texte ② Qualités primaires et secondaires

218

DESCARTES

UNIVERS

§ 7

Les idées dans l'esprit, les qualités dans les corps

Pour mieux découvrir la nature de nos idées et pour en parler de façon intelligible, il conviendrait de les distinguer en tant qu'idées ou perceptions dans l'esprit d'une part, et en tant que modes de la matière dans les corps qui causent en nous de telles perceptions d'autre part; de sorte qu'on ne puisse pas penser (comme c'est sans doute évidemment le cas) qu'elles sont exactement les images et les ressemblances de quelque chose d'extérieur à la chose; car la plupart des idées de sensation ne sont pas plus la copie dans l'esprit de quelque chose qui existerait hors de nous, que les sons qui en tiennent lieu ne sont la copie de ces idées, alors qu'ils sont perçus après à les ressembler en nous quand nous les entendons.

§ 8

Tout ce que l'esprit perçoit en lui-même, ou tout ce qui est l'objet immédiat de la perception, de la pensée ou de l'entendement, je l'appelle *idée*; et le pouvoir de produire une idée dans l'esprit, je l'appelle *qualité*^a de la chose où se trouve ce pouvoir. Ainsi, puisqu'une boule de neige a le pouvoir de produire en nous les idées de blanc, de froid, de rond, je tiens ces *qualités* ces pouvoirs de produire de telles idées en nous, en tant qu'ils sont dans la boule de neige; et, en tant qu'ils sont des sensations ou des perceptions dans l'entendement, je les appelle *idées*. Et s'il m'arrive de parler de ces idées en tant qu'elles sont dans les choses mêmes, ou voudrais bien comprendre que je vise par là les qualités dans les objets qui les produisent en nous^b.

^a Terme classique de la philosophie médiévale, repris dans notre par Descartes (cf. Principes, I, 36-37), Malbranche (cf. Recherche 3.2.8; 4.2.1) et Boyle (Origines of Forms and Qualities, Works, III, p. 14-15, 25-26; I, II, 2.31.2).

CHAPITRE 2

CONSIDÉRATIONS SUR LES IDÉES SIMPLES

219

§ 9

Les qualités primaires et les secondes

"Les qualités ainsi considérées dans les corps sont premièrement celles qui sont strictement inséparables du corps, quel que soit son état. Ces qualités, le corps les perd constamment à travers les altérations et les changements qu'il subit, si grande soit la force subie; les sens les découvrent constamment en toute particule de matière qui a une masse suffisante pour être perçue, et l'esprit les tient pour inséparables de toute particule de matière, même trop petite pour être perçue individuellement par les sens."

Prenez un grain de blé; divisez-le en deux parties; chaque partie a toujours *solidité, étendue, figure et mobilité*; divisez-le encore, il conserve toujours les mêmes qualités; continuez à le diviser ainsi jusqu'à ce que les parties deviennent insensibles; chacune d'elles doit toujours conserver toutes ces qualités. Car la division (qui est tout ce que font sur un corps une meule, un pilon ou un autre corps lorsqu'ils le réduisent en ses parties insensibles) ne peut jamais ôter à un corps *solidité, étendue, figure ou mobilité*; elle ne fait que produire deux masses séparées et distinctes de matière ou davantage, à partir de ce qui n'était auparavant qu'un; et, après division, ces masses distinctes considérées comme autant de corps distincts font^c *nombre*^d. C'est ce que j'appelle *qualités originelles ou primaires* des corps; je pense que nous percevons

^b Terme qui, depuis le quatrième édition, remplace: « À propos de ces qualités, on peut, je crois, observer celles qui sont primaires dans les corps, celles qui produisent... ».

^c Dans les trois précédentes éditions, on avait, première édition: « Ceci, je le tiens pour qualité originelle ou primaire du corps, et est strictement inséparable... »; troisième édition: le paragraphe 10.

^d Terme qui, depuis la deuxième édition, remplace: « ...deux corps distincts, ou davantage, qui ensemble après division, ont été... ».

I, II, 4.3.24-25.

Texte ①

§ 18

L'idée de substance n'est pas vague

Je me souviens qu'une autre idée serait d'utilité universelle pour l'humanité, car elle est, de l'avis général, dérivée par nous: l'idée de substance - que nous n'avons ni ne pouvons avoir par sensation ou par réflexion. Si la Nature prenait soin de nous nous d'idées, on pourrait s'attendre à ce que ce soient des idées que nos propres facultés ne peuvent nous donner. Au contraire, on constate que cette idée n'est pas apportée à l'esprit par les mêmes voies que les autres et que pour cette raison nous n'en avons aucune idée claire; et du fait même nous ne signifions rien par le mot substance, si ce n'est la supposition incertaine d'un je ne sais quoi (c'est-à-dire de

quelque chose dont nous n'avons aucune idée "positive distincte particulière") que nous prenons pour le substrat ou le support de ces idées que nous connaissions effectivement¹.

¹ Terme classique de la philosophie médiévale, repris dans notre par Descartes (cf. Principes, I, 36-37), Malbranche (cf. Recherche 3.2.8; 4.2.1) et Boyle (Origines of Forms and Qualities, Works, III, p. 14-15, 25-26; I, II, 2.31.2).

observées qu'elles produisent^a en nous des idées simples (étendu, étendue, figure, mouvement ou repos, et couleurs).

§ 10

[Les qualités considérées dans le corps sont...] ^a désignent ces qualités qui en elles-mêmes ne sont rien d'autre dans les objets eux-mêmes que les pouvoirs de produire diverses sensations en nous par leur qualités primaires, c'est-à-dire par le volume, la figure, la texture et le mouvement de leurs éléments insensibles; ce sont les couleurs, les sons, les goûts, etc.; je les nomme qualités secondaires. On peut y ajouter une troisième sorte, celles qu'on reconnaît comme de purs pouvoirs. Non qu'elles soient dans le sujet des qualités aussi réelles que celles que, pour suivre les habitudes de langage, je nomme qualités et, pour les distinguer, secondaires. Car le pouvoir du feu, pouvoir de produire une nouvelle couleur ou une nouvelle consistance de la cire ou de l'argile, est une qualité du feu, autant que son pouvoir de produire en moi une idée nouvelle (la sensation de chaleur ou de brûlure que je ne sentais pas auparavant) par les mêmes qualités primaires: la masse, la texture et le mouvement de ses éléments insensibles^b.

§ 11

196 Il faut encore considérer comment les corps produisent | en nous des idées: c'est manifestement par puissance, la seule façon dont nous pouvons concevoir l'action des corps^c.

a. Texte qui, depuis la quatrième édition, remplace: «... éprouve l'effet de la puissance des corps et le nom.»

b. Texte qui, depuis la dernière édition, remplace: «... éprouve l'effet de la puissance, et c'est manifestement par puissance, et rien d'autre, car il est impossible de concevoir qu'un corps agisse sur un autre qu'il ne touche pas (ce qui revient à concevoir l'impossible qu'il passe agissant à ce qu'il n'est pas), ou quand il touche effectivement, qu'il agisse autrement que par puissance.»

1. Cf. 4.3.11-14.

§ 12

Comment les qualités primaires produisent leurs idées

Si donc^a les objets externes ne sont pas immédiatement unis à l'esprit quand ils produisent en lui des idées, et si pourtant nous percevons ces qualités originales en un objet qui tombe seul sous nos sens, il est évident qu'un mouvement doit en venir, être prolongé par les nerfs ou les esprits animaux, par des éléments du corps, jusque au cerveau ou au siège de la sensation, et produire là, dans l'esprit, les idées particulières que nous en avons. Et puisque l'étendue, la figure, la couleur et le mouvement de corps d'une taille perceptible peuvent être perçus à distance par la vue, des corps imperceptibles par eux-mêmes doivent évidemment en émaner, parvenir à l'œil et porter ainsi au cerveau un mouvement qui produise les idées que nous en avons.

§ 13

Comment le feu les secondaires

Il est concevable que les idées de qualités secondaires soient produites en nous de la même manière que les idées de qualités originales, à savoir par l'action des particules insensibles sur les sens. Car il est manifeste qu'il y a des corps (un grand nombre) si petits à eux seuls qu'aucun sens ne peut en découvrir la masse, la figure, ou le mouvement; c'est évident pour les particules d'air et d'eau, et peut-être pour des particules infiniment plus petites qu'elles (aussi petites, par rapport aux particules d'eau ou d'air, que ces dernières par rapport à des pois ou des pétales).

Supposons maintenant que les mouvements et figures, la masse et le nombre différents de ces particules affectent les divers organes des sens et produisent en nous les diverses

a. Texte qui, depuis la quatrième édition, remplace: «... dans les corps ne peuvent être à distance, si...»

deux (s'il est sûr ce qu'ils entendent par les termes employés) ?

§ 17

La substance, que nous ne concevons pas, n'est pas une preuve contre l'usage des corps.

Si l'on demande (comme d'habitude) si cet espace vide est une substance ou un accident, je répondrais la même chose : je ne sais pas, et je ne pourrais pas le savoir. Je ne sais pas, et je ne pourrais pas le savoir, si j'ignore que ceux qui me questionnent ne m'auraient pas offert une idée claire et distincte de substance.

§ 18

Je m'efforce, autant que je peux, de me libérer de ces erreurs dans lesquelles on risque de se jeter soi-même, prouvant les mots pour des choses. Dans l'ignorance, il n'y a aucun secours de secours une connaissance quand on n'est pas, en faisant du bruit avec des sons sans signification claire et distincte. Les sons inversés à plaisir ne produisent pas de sens des choses et ne sont compris qu'en tant que signes d'idées déterminées qu'ils représentent. Et je disais que ceux qui insistent tellement sur le son de ces deux syllabes, substance et accident, s'interrogent : l'appliquer, comme ils le font, au Dieu infini et incompréhensible, à l'esprit fini, et au corps, se fait-il dans le même sens, représente-t-il la même idée quand chacun de ces trois sens différents est appelé substance ? Si c'est le cas, ne s'en suit-il pas que Dieu, les esprits et le corps, qui s'accordent en la même conception de substance, ne diffèrent pas en quelque autre chose qu'une simple modalité de cette

1. Voir surtout dans les quatrième et cinquième éditions sur les § 17 et 18, et dans les sixième et septième éditions sur les § 17 et 18. Le mot de § 18 était alors : Substance et accident, pris selon le philosophe.

1. Cf. 2.23.4

2. Cf. Descartes, Principes, I, 71-74.

chose [Comme un verre et un caillou, qui sont corps en ce sens et s'accrochent dans la nature commune de ces corps, ne diffèrent que d'une simple modalité de cette nature commune - ce qui serait un thème bien rude.

Si ils disent qu'ils appliquent ce son à Dieu, aux esprits finis et aux animaux en trois sens différents, et qu'il représente une idée quand on dit que Dieu est une substance, une autre quand l'âme est appelée substance et une troisième quand un corps est ainsi nommé, si le son substance tient lieu de trois idées différentes, ils feraient bien de faire connaître ces idées, quand, ou au moins de leur donner trois sons distincts, pour qu'on, sur une notion aussi importante, évitât les erreurs qui résultent nécessairement de l'usage erratique d'un terme aussi ambigu, ou est d'affaires tellement lois de soupçonner qu'il a trois sons distincts qu'à peine s'il dans l'usage ordinaire une signification claire et distincte. Et s'ils peuvent ainsi créer trois sons distincts de substance, qu'est-ce qui empêche un autre d'en créer une quatrième ?]

§ 19

Substance et accident, pris selon le philosophe.

Les premiers qui se sont jetés sur la notion d'accident, comme une sorte d'être réel exigeant quelque chose en quoi ils subsistent, ont été convaincus d'avancer le mot de substance, comme support pour ces accidents. Si le pauvre philosophe latin (qui avait imaginé que la terre avait ainsi besoin de quelque chose pour la supporter) avait soigneusement pesé son mot de substance, il n'aurait pas dû se donner la peine de trouver un déplace pour la supporter, et une vertu pour supporter son

1. Voir surtout sur les § 19-20 dans les quatrième et cinquième éditions, mais sur les § 18-19 dans les deux livres et troisième ; pour le § 20, le mot est alors : Un être en soi des autres accidents de corps (le § 21).

1. Cf. aussi usage de la fable de l'indien, de verser et de la terre : 2.23.2

déphant; le mot de substance l'eussit fait effacement; l'interlocuteur pourrait avoir considéré bonne la réponse d'un philosophe indien : « la substance (dont il ne sait ce qu'elle est, est ce qui supporte la forme » comme nous considérons suffisamment, et de bonne doctrine la réponse de nos philosophes européens : « la substance (dont on ne sait ce qu'elle est) est ce qui supporte des accidents »; et en le disant, nous n'avons pas d'idée de ce qu'est la substance, mais seulement une idée confuse et obscure de ce qu'elle fait.

§ 20

Peu importe ici ce que pourrait faire un homme cultivé, un américain intelligent, à la recherche de la nature des choses et désirant approcher notre architecture, ne serait guère satisfait la notre explication si il s'entendait dire qu'un pilier est une chose supportée par une base, et une base une chose qui supporte un pilier. Ne pourrait-il pas, avec une telle explication, qu'on se moque de lui plutôt qu'on se l'informe ? Une personne étrangère au monde des livres serait instruite de façon très glorieuse sur leur nature et sur les choses qu'ils contiennent, si on lui disait que tous les livres suivants sont constitués de papier et de lettres, que les lettres sont des choses inhérentes au papier et le papier une chose qui supporte les lettres : façon notable d'avoir des idées claires des lettres et du papier. Mais si les mots latins inhérence et substance étaient traduits par les termes français simples qui leur correspondent, par collant à et supporte, ils nous dévoileraient mieux la très grande clarté qui régit dans la doctrine de la substance et des accidents et monteraient leur utilité pour décider des questions de philosophie.

§ 21

De quoi est faite des limites extérieures du corps ?

Revenons à notre idée d'espace. Supposons que le corps ne soit pas infini (personne, je pense, ne l'affirme); je demande alors la question suivante : un homme placé par Dieu dans une certaine des choses corporelles ne pourrait-il pas saisir la main au-delà de son corps ? S'il le pouvait, il saisirait alors (son bras là où il y avait auparavant de l'espace) un corps ; et s'il étendait là les doigts, il y aurait encore entre ses doigts de l'espace sans corps. S'il ne pouvait pas étendre sa main, ce serait nécessairement du fait d'un obstacle extérieur : son corps suppose cet homme vivant avec le même pouvoir de mouvoir les parties de son corps que maintenant ; ce qui n'est pas en soi impossible s'il plaît à Dieu qu'il en soit ainsi ; ou au moins il n'est pas impossible à Dieu de le savoir ainsi. Je demande alors : qu'est-ce qui empêche sa main de s'étendre à l'extérieur ? Serait-ce de la substance ou de l'accident, quelque chose ou rien ? Et quand on aura décidé, on sera capable de se décider sur ceci : « qu'est-ce qui est, ce peut

]. Voir aussi dans les questions et réponses éditées, une section sur le pouvoir d'assimilation propre au vide (p. 21 bis).

[1] L. Kellinck demande par Cass. Locution. De Aron. Nava, l. 170-171. « Supposons maintenant l'airiel tout l'espacement, si quelque chose dans son état s'arrête jusqu'à la base de son corps, et que de là il se vider en fait dans l'espace, ce fait le fait avec grande évidence, puisque ce qu'il s'en offre pour lui et s'étend au lieu, on ne peut voir qu'il peut y avoir un obstacle pour interrompre sa course. C'est une de ces deux hypothèses qu'il faut choisir et admettre, et l'une et l'autre se trouvent bien établies et l'autre plus nécessaire que l'autre s'étant effacée de toute façon. Car si on suppose que l'airiel s'étend au-delà de son corps, on ne peut pas le faire que l'airiel puisse s'étendre au-delà de son corps, et par conséquent de l'univers. Sans doute je ne pourrais pas de me représenter, et par conséquent de placer l'airiel tout le monde, je me demanderais ce qu'il adviendrait de lui. Il arriverait que toute part ne puisse se dresser de bras, et que tous les autres de nouvelles hypothèses prolongeront à l'infini les possibilités de s'étendre » trad. A. Giroux, Belles Lettres.

Chapitre 23

NOS IDÉES COMPLEXES DE SUBSTANCES

§ 1

Comment sont formés les idées de substances

Comme je l'ai déclaré¹, l'esprit dispose d'un grand nombre d'idées simples, introduites par les sens, telles qu'elles sont trouvées dans les choses extérieures, ou par la réflexion sur ses propres opérations; l'esprit se rend compte également qu'un certain nombre de ces idées simples sont toujours réunies; parce que ces idées sont présentées séparément à une seule et même chose et que les mots sont adaptés à la corrélation connue et utilisés pour l'échange rapide, elles sont désignées d'un seul nom en tant qu'elles servent en une seule chose. Mais, par instanciation, ce sans risque ultérieurement d'être mentionné et pris pour une seule idée simple, lui qui est en fait un agrégat de plusieurs idées². Nous n'imaginons pas, je l'ai dit³, comment ces idées simples peuvent subsister par elles-mêmes et, dès lors, sont

1. Cf. 2.1.3.4.

2. Cf. 2.2.2.8, et 3.6-10 général.

3. Cf. 1.4.18, 2.1.2.6, 2.3.19-20.

prenons l'habitude de supposer un *substrat* dans lequel elles subsistent, dont elles sont l'effet, et que pour cette raison nous appelons *substance*¹.

§ 2

Notion générale de substance en général

Ainsi, toute personne examinant sa notion de *pure substance en général*, découvrirait qu'il n'en a absolument aucune autre idée que la supposition seule d'un *je-ne-sais-quoi*, support de qualités capables de produire en nous des idées simples; et ces qualités sont communément appelées *accidents*. Si l'on demandait quelle est la chose à laquelle sont inhérents la couleur ou le poids, il ne trouverait à dire que « Les éléments étendus solides ». Et si on lui demandait la nature de ce en quoi inhérent cette solidité et cette étendue, il se serait pas dans une situation meilleure que l'*Indien* déjà cité²: il disait que le monde était soutenu par un grand éléphant et on lui demanda: « Sur quoi l'éléphant repose-t-il? »; il répondit: « Sur une grande tortue »; mais on insista: « Qui soutient la tortue au large dos? », et il répliqua: « Quelque chose, je ne sais quoi ».

Ici donc, comme dans tous les cas où nous utilisons des mots sans idées claires et distinctes, nous parlons comme des

1. La cinquième édition ajoute en note: « Cette section qui n'avait pour but que de montrer comment les individus de diverses espèces de substance en nous venant à être considérés comme des idées simples et à avoir avec des sens simples (il s'agit à partir de la substance ou du substrat simple support qui a été considéré comme la chose même dans laquelle ces individus se complètent d'idées qui sont la substance, et dont ce complexe résulte) a été prise par erreur pour une présentation de l'idée de substance en général, et comme telle on l'a critiquée en ces termes: ... (voir une citation de *Discoveries of the Mediation of the Trinity*, de Stillingeoff). A cette objection de l'Évêque de Worcester, nous avons répondu ainsi: ... (voir une citation de la lettre à l'Évêque de Worcester, nous avons répondu en anglais, fin de volume II.

enfants à qui l'on demande ce qu'est une chose qu'ils ne connaissent pas: ils répondent volontiers: « C'est quelque chose »; et dit par un enfant aussi bien que par un homme, cela ne signifie rien de plus, en fait, que: « Je n'en sais rien; je n'ai pas du tout d'idée distincte de la chose que je prétends connaître et exposer; j'en suis donc complètement ignorant. »

L'idée que nous avons, à laquelle nous donnons le nom général de *substance*, n'est donc que le support, prétendu mais inconnu, des qualités dont nous découvrons l'existence et dont nous imaginons qu'elles ne peuvent subsister sans *se substance* (sans quelque chose qui les supporte); et nous appelons ce support *substantia*, ce qui au sens propre, équivaut en bon français à qui se tient tout, ou *soutenant*³.

§ 3

Les sortes de substances

Après avoir ainsi formé une idée obscure et relative de substance en général, on acquiert les idées de sortes particulières de substances en constituant des combinaisons d'idées simples d'après la co-existence perçue par l'expérience et l'observation des sens, combinaisons que l'on suppose alors découler de la constitution interne particulière (ou essence inconnue) de cette substance⁴. On acquiert ainsi l'idée d'homme, de cheval, d'argent, d'eau, etc. Mais j'en appelle à l'expérience propre de chacun: qui en a une idée claire autre que certaines idées simples coexistant ensemble? Les qualités

1. Ajouté à la cinquième édition: « A partir de ce paragraphe, l'Évêque de Worcester a levé ses objections, comme si la doctrine de cette section à propos des idées avait seulement consisté de ce monde la substance. Ses mots dans ce second paragraphe ont le but prouver qu'il est une des personnes possédant cette nouvelle façon de raisonner, qui est presque complètement étrangère à la substance de la partie concernée de ce monde. Et à cet égard, l'auteur répond: ... (voir la lettre à l'Évêque de Worcester et 3^e lettre à l'Évêque, nous avons répondu en anglais, volume II).

ordinaires, observables dans le fer ou le diamant, formes
 assemblées l'idée complexe authentique de ces substances
 297 qu'un forgeron ou un joaillier couramment connaissent mieux
 qu'un philosophe qui, quoiqu'il dise des formes substantielles,
 n'a pas d'autre idée de ces substances que ce qui est convenue par
 un assemblage de ces idées simples que l'on peut trouver en
 elles.

Il faut simplement noter que ces idées complexes de
 substances ont toutes les idées simples qui la constituent
 incluent toujours l'idée complexe de quelque chose auquel elles
 appartiennent, et en quoi elles subsistent. Quand on parle
 d'une sorte de substance, on dit que c'est une chose qui a telle
 ou telle qualité : le corps est une chose qui est étendue, dotée
 de figure, apte à se mouvoir ; l'Esprit est une chose capable de
 penser, de sentir, de douter, de sentir et le pouvoir d'aimer
 le fer sont, dit-on, des qualités que l'on trouve dans l'aimant.
 Ces façons de parler et leurs analogues, suggèrent que la
 substance est supposée toujours être quelque chose outre
 l'étendue, la figure, la solidité, le mouvement, la pensée et
 autres idées observables, même si on ne sait pas ce que c'est.

§ 4

Par d'être claire de substance en général

Quand donc on parle d'une sorte particulière de sub-
 stance, comme celle de cheval, de pierre, etc., ou quand on y
 pense, l'idée qu'on en a n'est que la somme, la collection, des
 nombreuses idées simples de qualités sensibles que l'on
 trouve habituellement unies dans les choses nommées cheval,
 pierre. Et pourtant, parce qu'on ne peut pas concevoir
 comment elles subsisteraient seules, ou comment elles
 subsisteraient l'une dans l'autre, on suppose qu'elles existent
 dans une chose commune qui les supporte ; et ce support est
 dénoté par le mot substance, bien qu'il soit certain que l'on
 n'a aucune idée claire et distincte de cette chose que l'on
 suppose être un support.

§ 5

L'idée d'Esprit est aussi claire que l'idée de corps

Il est va de même pour les opérations de l'esprit (penser,
 raisonner, avoir peur, etc.) ; inégalement qu'elles ne subsistent pas
 par elles-mêmes, et ne percevant pas comment il est possible
 qu'elles appartiennent à un corps, ou qu'elles soient produites
 par lui, on tend à penser que ce sont les actions d'une autre
 substance que l'on appelle Esprit. Ainsi, puisque l'on n'a, de
 la manière, aucune autre idée ou notion que "quelque chose"
 qui subsistent effectivement ces nombreuses qualités sensibles
 qui affectent nos sens, en supposant une substance où penser,
 connaître, douter, et le pouvoir de mouvoir, etc., subsistent
 effectivement, on a, c'est évident, une notion aussi claire de
 la substance de l'Esprit que de celle du corps ; l'une est sup-
 posée être (sans qu'on sache ce que c'est) le substrat pour les
 idées simples reçues de l'extérieur, et l'autre est supposée être
 (avec la même ignorance de ce qu'elle est) le substrat pour les
 opérations que l'on expérimente à l'intérieur de soi. Il est donc
 manifeste que l'idée de substance corporelle dans la réalité
 est aussi difficile à concevoir et à saisir que l'idée de substance
 spirituelle, ou Esprit.

On ne peut donc pas plus conclure de ce que l'on n'a pas de
 notion de la substance de l'Esprit à sa non-existence, que l'on
 ne peut pour la même raison nier l'existence du corps ; il est
 aussi rationnel d'affirmer qu'il n'y a pas de corps parce que
 l'on n'a aucune idée claire et distincte de la substance de la
 matière, que de dire qu'il n'y a pas d'Esprit, parce que l'on n'a
 aucune idée claire et distincte de la substance d'un Esprit.

1. Exemple dans les questions et chapitres suivants le texte reprend
 des deux premières idées : « on peut concevoir son esprit, comme on
 l'appelle, ou avoir autre... »

Les sortes de substances

Donc, quelle que soit la nature réelle et abstraite de la substance en général, toutes les idées que nous avons des sortes particulières de substances ne sont que diverses combinaisons d'idées simples existant dans la cause de leur union; cause inconnue certes mais qui assure la subsistance au moins de tout. C'est par cette combinaison d'idées simples, et par des d'autres, que l'on se représente des sortes particulières de substances; voilà les idées des espèces diverses de substances que l'on a dans l'esprit; voilà seulement ce que l'on signifie aux autres par leur nom d'espèce (homme, cheval, soleil, eau, fer) sans en concevant ces mots, quiconque comprend la langue construite dans son esprit une combinaison de ces diverses idées simples qu'il a couramment observées ou imaginées co-existantes sous cette désignation; et il suppose qu'elles résident toutes dans cette chose¹ commune inconnue, qu'elles lui sont peut-être directement attachées, et que cette chose même n'a ni inhérence à rien d'autre.

Et pourtant il est au même temps manifeste, et chacun le vérifie en analysant ses propres pensées, qu'on n'a pas d'autre idée d'une substance (que ce soit or, cheval, fer, homme, vitriol, pain) que celles qu'on a des autres qualités sensibles qu'on suppose inhérentes dans un substrat dont on suppose l'existence, substrat qui a pour fonction d'offrir, peut-être ainsi dire, un rapport à ces qualités ou idées simples qu'on a observées unies dans la réalité. Ainsi l'idée de soleil, qu'on conçoit selon l'agrégat des différentes idées simples suivantes: brillant, brûlant, arrondi, dont d'un mouvement régulier, à une certaine distance de nous², et d'autres choses peut-être -

1. Rappel: observé dans une substance, être sans aucun sujet, réalité appartenant à soi-même.

2. Les deux dernières idées sont toutes simples que les premières. L'idée d'un mouvement régulier est simple.

telles que celles qui pensent au soleil et qui en parle a été plus ou moins précis dans l'observation des qualités, idées en perceptions sensibles de cette chose qu'il appelle soleil?

Les pouvoirs, ou parties partielles des idées complexes de substances

Rassemblez vous ensemble le plus grand nombre d'idées simples existant effectivement dans une sorte, c'est avoir l'idée la plus parfaite d'une sorte particulière de substances; ainsi ces idées, il faut compter les pouvoirs seuls, et les capacités passives¹, qui ne sont certes pas des idées simples mais qu'on peut, tant trop d'encre en ce qui nous concerne ici et pour faire bref, classer comme telles. Ainsi, le pouvoir d'attirer le fer est-il une des idées (composant l'idée complexe de la substance nommée aimant, et le pouvoir d'être ainsi attiré est une partie de l'idée complexe nommée fer; et ces pouvoirs sont censés faire partie des qualités inhérentes de ces choses.

Car toute substance, par les pouvoirs qu'on y observe, peut aussi bien modifier certaines qualités sensibles en d'autres choses que produire en nous les idées simples que nous en recevons immédiatement; et par ces nouvelles qualités sensibles introduites en d'autres choses, elle découvre ces pouvoirs qui affectent médiatement les sens, aussi également que le font immédiatement ses qualités sensibles. Par exemple dans le feu, les sens perçoivent immédiatement la chaleur et la couleur, qui, bien considérées, ne sont que les pouvoirs qu'a le feu de produire en nous ces idées. Nous percevons aussi par les sens la couleur et le fragilité du charbon de bois, et nous recevons ainsi la connaissance d'un autre pouvoir du feu, celui de changer la couleur et la consistance du bois. Le feu nous découvre, dans le premier cas immédiatement et dans le second cas médiatement, ces différents pouvoirs; aussi les considérons nous comme faisant partie

des qualités du feu; et nous en faisons une partie des idées complexes de feu. Car tous ces pouvoirs que nous découvrons se réduisent à l'abstraction de certaines qualités sensibles des choses sur lesquels ils s'exercent; ils font en sorte que ces choses nous exhibent de nouvelles idées sensibles.

C'est pourquoi j'ai compté ces pouvoirs parmi les idées simples qui composent l'idée complexe de sorte de substances, bien que ces pouvoirs considérés en eux-mêmes soient en fait des idées complexes. C'est en ce sens large que je veut être compris quand je range parmi les idées simples certaines des potentialités évoquées quand nous songeons des substances particulières. Car les différents pouvoirs qui sont doivent être considérés, si nous voulons avoir de vraies notions distinctes des différentes sortes de substances.

§ 8

Pour quelle raison

Il se fait peu ou plus s'étonner de ce que les pouvoirs constituent une grande part des idées complexes de substances; les qualités secondaires sont en effet celles qui servent la plupart du temps à distinguer les substances les unes des autres, et constituent couramment une part importante de l'idée complexe des diverses sortes de substances. Car les sens nous font défaut quand il faut découvrir la masse, la texture, la figure des éléments minuscules des corps dont dépendent leur constitution réelle¹ et leurs différences; et nous sommes trop heureux d'utiliser leurs qualités secondaires comme traits ou marques caractéristiques qui permettent de former dans l'esprit des idées du corps et de le distinguer des autres. Et toutes ces qualités secondaires, on l'a montré, ne sont que de simples pouvoirs; ainsi, la couleur et le goût de l'épice sont-ils, comme les vertus soporifiques et calmantes,

1. Cf. 24.75.

2. Cf. 24.6.

simples pouvoirs qui dépendent de ses qualités primaires, et qui lui permettent de produire différents effets sur différentes parties du corps².

§ 9

Trois sortes d'idées constituent les idées complexes de substances

Les idées qui constituent nos idées complexes de substances corporelles sont de trois sortes³:

Primièrement, les idées des qualités primaires de choses, qui sont découvertes par les sens, et qui sont dans la chose, même quand on ne les perçoit pas: la masse, la figure, le nombre, la situation, le mouvement des parties du corps qui leur appartient en elle, qu'on les remarque ou non.

Deuxièmement, les qualités secondaires sensibles, qui dépendent des primaires et ne sont donc que les pouvoirs qui ont les substances de produire diverses idées en nous par les sens; et ces idées ne sont pas dans les choses mêmes, si ce n'est comme tout est en sa cause.

Troisièmement, l'aptitude, observée en toute substance, à subir ou recevoir des altérations de ses qualités primaires, elles que la substance ainsi altérée produise en nous des idées différentes de celles qu'elle produisait auparavant; et on les appelle pouvoirs actifs ou passifs. Ces pouvoirs, dans la mesure où l'on en a une appréhension ou une notion, se réduisent à des idées simples sensibles. Car, quelle que soit l'altération qu'un aimant ait le pouvoir de produire dans les parties minuscules du fer, nous n'aurions absolument aucune notion de quelque pouvoir d'agir sur le fer si le mouvement sensible du fer ne le faisait pas découvrir. Et je ne doute pas qu'il existe mille changements que les corps couramment manipulés ont le pouvoir de produire en un sens, et pourtant

1. Cf. 23.8.

2. Cf. 24.23sq.

nous n'en avons aucun soupçon parce qu'ils n'apparaissent jamais sous formes d'effets sensibles.

§ 10

Les pouvoirs consistent une grande part de nos idées complexes de substances.

Les pouvoirs consistent donc à juste titre une grande partie de nos idées complexes de substances. Celui qui examine son idée complexe d'or, verra que toutes les idées qui composent sa sent que des pouvoirs; ainsi le pouvoir de briser dans le feu sans se perdre, le pouvoir d'être dissous dans l'eau régale, sont des idées aussi nécessaires à la constitution de l'idée complexe d'or que sa couleur et son poids, et si l'on considère sérieusement ces deux qualités, elles se trouvent aussi que différents pouvoirs. Car, pour parler exactement, le jaune n'est pas réellement dans l'or; c'est, dans l'or, un pouvoir de produire cette idée en nous par les yeux, quand on l'éclaire correctement. Et la chaleur, que l'on se peut séparer de toute idée de soleil, n'est en réalité pas plus dans le soleil que ne l'est la couleur blanche qu'il introduit dans la cire. Ces qualités sont de façon équivalente des pouvoirs dans le soleil: par le mouvement et la figure de ses parties invisibles, il agit sur l'homme de telle manière qu'il ait l'idée de chaleur; et il agit sur la cire en la rendant capable de produire en l'homme l'idée de blanc.

§ 11

Ce qui est actuellement qualité accidentelle des corps disparaît si l'on pouvait découvrir les qualités primaires des éléments minuscules.

Si nous avions des sens sans signes pour discerner les éléments minuscules des corps et la constitution réelle dont dépendent leurs qualités sensibles; je ne doute pas qu'ils produiraient en nous des idées totalement différentes; ce qui est maintenant la couleur jaune de l'or disparaîtrait alors, et à sa place nous verrions une texture admirable d'éléments d'une certaine taille et d'une certaine figure.

Il n'est ce que nous découvrons avec évidence les minuscules; ce qui, en effet, produit à l'œil ce que certains couleurs transparentes, par l'accid accorde des sens, être une chose tout à fait différente; ce changement, pour ainsi dire, du rapport entre les parties des éléments minuscules d'un objet coloré et notre sens ordinaire produit des idées différentes de celles que voudrions supposer l'objet. Ainsi, le sable ou le verre poli, qui sont opaques (et blancs à l'œil nu, sont translucides au microscope; et un cheveu vu ainsi, perd sa couleur originale; l'eau en grande part transparente, avec un mélange de couleurs blanches et chatoyantes, analogue à ce qui paraît être la structure des diamants et d'autres corps translucides. Le sang, à l'œil nu, apparaît entièrement rouge; mais un bon microscope qui fait paraître ses éléments plus petits ne montre que quelques petits globules rouges saupurés dans une liqueur transparente; comment paraîtraient ces globules rouges, si l'on trouvait des verres grossissant mille ou dix mille fois plus, on ne le sait.

§ 12

Notre capacité de découvrir un objet est notre état.

Le sage Archimède infini qui nous a faits, nous et les choses qui nous entourent, a adapté nos sens, nos facultés et nos organes aux besoins de la vie et à la tâche que nous avons à accomplir ici. Par nos sens, nous sommes capables de compter et de distinguer les choses, de les examiner suffisamment pour les tourner à notre usage et arranger de façons diverses les conditions de cette vie; nous pénétrons suffisamment leur admirable organisation et leurs merveilleux effets pour admirer et magnifier la sagesse, le pouvoir et la bonté de leur auteur; une telle connaissance, qui convient à notre condition actuelle, il ne nous manque aucune faculté pour l'atteindre; mais il ne paraît pas que Dieu ait voulu que nous

contemplons des Esprits, toute la différence que pouvons mettre entre ces idées ne peut porter que sur l'étendue et les degrés divers de connaissance, de puissance, de bonté, etc. Dans nos idées d'Esprit aussi bien que dans nos idées d'autres choses, nous sommes donc en possession d'idées reçues de la sensation et de la réflexion; la preuve est que nos idées d'Esprits, aussi bien que nous en possédons une perfection au-delà des corps, s'étendent à l'infini, n'ont aucune idée de la façon dont ils communiquent l'un à l'autre, les uns pensés. Certes, de ce que les Esprits séparés sont des êtres qui ont une connaissance plus parfaite et une plus grande félicité que nous, nous devons nécessairement conclure qu'ils doivent aussi avoir une façon plus parfaite que la nôtre de communiquer leurs pensées. Nous devons en effet nous contenter de signes corporels et notamment de sons, les uns étant utilisés plutôt que signes les meilleurs et les plus rapides dont nous soyons capables; mais de la communication parfaite, nous ne faisons aucune expérience et nous n'avons donc aucune notion; aussi n'avons-nous aucune idée de la rapidité [communication]; et encore, même de la façon dont les Esprits qui n'ont pas de corps peuvent maîtriser leur propres pensées, les cacher ou les divulguer à plaisir; pourtant, nous ne pouvons que leur parler nécessairement au tel pouvoir.

§ 17

Récapitulation

Ainsi, avons-nous vu de quel genre sont les idées que nous avons des substances et nous pensons, en quel elles consistent et comment nous les recevons. Je pense qu'on découvrira trois choses très évidentes.

Premièrement, toutes nos idées des différentes sortes de substances ne sont que des collections d'idées simples, ajoutées à la supposition de quelque chose auquel elles appartiennent et où elles subsistent - même si nous n'avons, de

quelque chose supposé, absolument aucune idée claire et distincte.

Deuxièmement, toutes les idées simples, qui, ainsi qu'on a vu, ont un substrat commun, constituent nos idées complexes différentes sortes de substances, ne sont autres que celles que nous avons reçues de la sensation et de la réflexion. Aussi, même pour les substances qui nous sont, percevons-nous, les uns par les sens et les autres complexes, notre façon la plus parfaite de les concevoir ne peut aller au-delà de ces idées simples. Et même pour celles qui semblent les plus éloignées de ce que nous utilisons, celles qui surpassent infiniment tout ce que l'on peut percevoir en soi par réflexion ou découvrir par sensation dans les autres choses, on ne peut accéder à autre chose qu'à nos idées simples reçues d'abord de la sensation et de la réflexion, comme il est évident dans les idées complexes d'anges, et spécialement de Dieu même.

Troisièmement, la plupart des idées simples qui constituent nos idées complexes de substances, à bien les considérer, ne sont que des pouvoirs, même si nous avons vue dans les pensées pour des qualités positives; par exemple, la plus grande part des idées qui constituent notre idée complexe d'homme sont; jeunesse, bonté, malice, justice, solabilité dans l'eau séparé, etc. toutes unies dans un substrat incertain; toutes ces idées ne sont rien d'autre qu'un état de relation aux autres substances et ne sont pas vraiment dans l'air considéré simplement en lui-même; pourtant, elles dépendent de ces qualités primaires et accidentelles de sa constitution interne, qualité qui lui confère cette aptitude à avoir un effet spécifique sur diverses autres substances, et à en subir un effet spécifique.

§ Texte qui correspond à partir de la quatrième idée le texte suivant: "Idee complexes que nous avons des substances, ne sont constituées d'autres que des idées simples..."